



Sous le « carbet », « maison » faite d'une toiture en feuilles de palmiers tressées, soutenue par des piliers appelés *wakapu*, du nom de l'arbre dont on utilise souvent le bois pour leur fabrication (Awala, 1999).

La langue kali'na

Odile Renault-Lescure

Les Kali'na de Guyane française, ou Kali'na orientaux, font partie d'un important peuple caribe localisé au Venezuela, le long du bas Orénoque et sur les mesas de l'État d'Anzoategui, et le long des plaines côtières des Guyanes. Originaires du Roraima, ils étaient déjà installés sur les côtes guyanaïses et faisaient alors partie d'un réseau dense de relations interethniques lorsqu'ils entrèrent en contact dès le ^{xvi}^e siècle avec les Européens¹. Espagnols, Hollandais, Portugais et Français furent les principaux colonisateurs que les Kali'na eurent à connaître et distinguer les uns des autres pour définir leurs stratégies d'alliance, avant qu'ils ne soient ensuite en contact avec de nouvelles sociétés de Créoles et de Noirs marrons.

Encadrés par les jésuites, puis à la fermeture des missions, oubliés de la colonie, les Kali'na s'éloignèrent en partie de la Guyane et de son baigne. Avec la réduction de leur territoire, la dégradation de la forêt et des ressources tirées de la chasse, les Kali'na orientaux s'orientèrent plus spécifiquement vers l'exploitation des zones côtières, des estuaires et de la mer.

Après un déclin dramatique de leur population et leur repli (estimés à 5 500 au début du ^{xvi}^e siècle, en 1848, on ne comptait plus que 250 Kali'na en Guyane²), les Kali'na ont remonté la pente démographique et ont réinvesti la Guyane. Puis ils se sont adaptés au contact, tout en revendiquant fortement depuis les années 1980 leurs terres, leur identité, leurs droits linguistiques.

Langue des côtes guyanaïses, le kali'na a donc été très tôt en contact avec les langues européennes et a rapidement suscité l'intérêt des colons, en par-

1. Voir Pierre Grenand et Françoise Grenand, *Les Amérindiens, des peuples pour la Guyane de demain*, op. cit. Berend Jacob Hoff, « Language Contact, War, and Amerindian Historical Tradition. The Special Case of the Island Carib », in *Wolves from the Sea: readings in the Archaeology and Anthropology of the Island Carib*, Ed. Neil L. Whitehead, Leiden, KITLV-Royal Institute of Linguistics and Anthropology, 1995.

2. Pierre Grenand et Françoise Grenand, « Les Amérindiens de Guyane française aujourd'hui. Éléments de compréhension », *Journal de la société des américanistes*, tome LXVI, 1979.



RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

En Guyane dans la région côtière, commune d'Awala-Yalimapo, Coswine et partiellement dans d'autres communes de l'Ouest : Mana, Saint-Laurent (Terre Rouge, Village Pierre, Espérance, Paddock, Prospérité), Iracoubo (Bellevue-Yanou, Dégrad Savane, habitat dispersé d'Organabo), ainsi que dans l'agglomération cayennaise et à Kourou.

Ailleurs le kali'na est la seule de toutes les langues amérindiennes à être parlée sur le territoire de cinq États différents : Venezuela, Guyana, Suriname, Guyane française et Brésil¹.

NOMBRE DE LOCUTEURS

En Guyane la population kali'na peut être estimée à 4 000 personnes. Le nombre de locuteurs est toutefois quelque peu inférieur au nombre de personnes, certaines familles ayant adopté une des langues de contact pour leur usage exclusif.

Ailleurs on compte 11 500 Kali'na au Venezuela, dont 30 % de locuteurs seulement (recensement de 1992); 3 000 Kali'na au Guyana, dont 80 % de locuteurs; et 3 000 au Suriname, dont 50 % de locuteurs (J. Forte, 2000). Une trentaine de locuteurs sont dénombrés au Brésil. Le nombre total de Kali'na doit se situer entre 20 000 et 25 000 personnes.

AUTRES NOMS

Galibi est le nom attribué aux Kali'na et à leur langue dès le début de l'époque coloniale par les Français. Son usage tend à disparaître aujourd'hui pour être remplacé par celui de l'autodénomination Kali'na, qui signifie également « homme, être humain ». Tilewuy² : les Kali'na de Guyane française et de l'Est du Suriname se désignent ainsi par opposition aux

Kali'na du Centre et de l'Ouest du Suriname appelés Mulato ou Kapukulu³. Dans les autres pays : Cariña au Venezuela, Caribs au Guyana, Karaïben ou Kari'na (Karihna, Karinya) au Suriname, Galibi au Brésil.

Attention aux confusions :

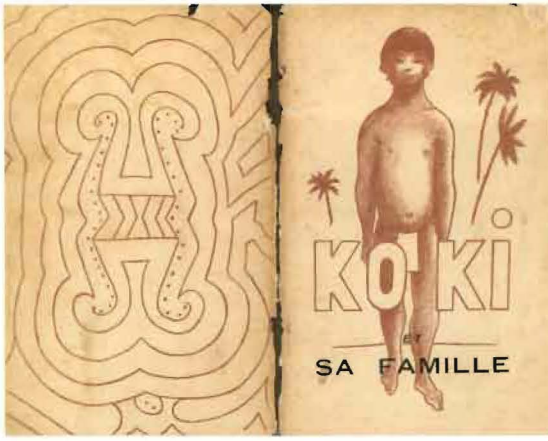
- galibi fait parfois référence à une *lingua franca* issue du kali'na, utilisée le long de la côte guyanaise comme langue de traite et attestée jusqu'au XX^e siècle.
- les Galibi Marwono du Nord de l'Amapá ne sont pas kali'na et parlent une variante du créole guyanais;
- caraïbe désigne la langue parlée à la Dominique et décrite par le père Raymond Breton au XVII^e siècle, langue arawak longtemps considérée comme caribe; pour éviter toute ambiguïté on l'appelle aujourd'hui le caraïbe des îles;
- caraïbe a été utilisé pour désigner le kali'na dans la traduction française de l'ouvrage néerlandais intitulé *Encyclopaedie der Karaïben* (*Encyclopédie des Caraïbes*⁴).

1. Les Galibi du Brésil ont émigré de la région de la basse Mana, Guyane française, il y a plus d'une cinquantaine d'années.

2. D'après Berend Jacob Hoff, ce terme désignerait « les gens de la loutre » dans une langue caribe voisine, le tiriyo. *The Carib Language, phonology, morphology, morphology, texts and word index*, La Haye, Nijhoff, 1968.

3. Cf. le sranan tongo *kaboegro* « métis de Noir et d'Indien (d'Inde), de Noir et de Métis, de Noir et d'Amérindien », hollandais *karboeger*. Odile Renault-Lescure, *Évolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane*, Paris, ORSTOM TDM F16, (accompagné d'un lexique thématique), 1985.

4. Wilhelmus G. Ahlbrinck, *Encyclopaedie der Karaïben*, Amsterdam, Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, 1931, traduction française Doude van Herwijnen, *L'Encyclopédie des Caraïbes*, Paris, Institut géographique national, 1956, 544 p.



Ce livret de lecture en français, écrit par S. Charpentier-Vianes et illustré par G. Lendi, a été publié en 1956 par le Service des populations africaines et indiennes. *Koki* est le terme utilisé par les parents et les aînés pour s'adresser à leurs fils et petits frères ou à de jeunes enfants.

ticulier des missionnaires qui en ont rédigé les premiers abrégés de grammaire et lexiques. Ainsi dispose-t-on de documents anciens³ et de la possibilité d'observer certaines variantes et changements linguistiques. Les prononciations palatalisées* des consonnes, par exemple, si caractéristiques aujourd'hui de la langue (voir ci-dessous la partie « Phonologie et écriture ») ne semblent faire leur apparition que progressivement à partir du XVII^e siècle.

Les consonnes **s**, **n** et **k**, par exemple, apparaissent d'abord dans ces textes avec les prononciations [s], [n] et [k], ce qui donne dans l'orthographe française utilisée :

cassiri bouillie de manioc (traduction du XVII^e siècle pour désigner la bière de manioc)

siricco Pléiades

calina Indien

puis on voit progressivement apparaître des prononciations palatalisées* :

cachiri – **sirikia** – **carigna**.

Les variations* et les changements semblent aujourd'hui plus importants. En effet, l'isolement progressif des différents groupes les uns par rapport aux autres, les contacts de plus en plus étroits avec les différentes langues véhiculaires et officielles contribuent à élargir cet écart. Tous les domaines de la langue sont concernés, phonologique et morphosyntaxique, mais le phénomène est plus facile à observer dans le lexique. Quelques emprunts, dont certains datent du XIX^e siècle, illustreront cette tendance :

Venezuela (emprunts à l'espagnol)	Suriname/Guyane (ouest) (emprunts au sranan tongo)	Guyane (est) (emprunts au créole guyanais)	Traduction (en français)
peetoroorio (<i>petroleo</i>)	kalasinoli (<i>karsinoli</i>)	sisi (<i>chis</i>)	pétrole
kerejscha (<i>iglesia</i>)	keleke (<i>kerki</i>)	legliz (<i>legliz</i>)	église
vojaro (<i>fósforo</i>)	suwapulu (<i>swafru</i>)	alimeti (<i>alimèt</i>)	allumette
pañnuweero (<i>pañuelo</i>)	ankisa (<i>hangisa</i>)	muchwè (<i>muchwè</i>)	mouchoir
sevoyya (<i>cebolla</i>)	ayunu (<i>ajun</i>)	zognon (<i>zognon</i>)	oignon

3. Pierre Pelleprat, *Relation des missions des pères de la compagnie de Jésus dans les îles et terres fermes de l'Amérique Méridionale; Divisée en deux parties avec une introduction à la langue des Galibis sauvages de la terre ferme de l'Amérique*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1655.

Antoine Biet, *Voyage de la France Equinoctiale en l'Isle de Cayenne, entrepris par les Français en l'année MDCLII, avec un dictionnaire de la langue du mesme pais*, Paris, F. Clouzier, 1664.

La fabrication de la poterie est un art traditionnel que les femmes continuent de pratiquer dans les différents villages kali'na de Guyane. Travail de la poterie dans un atelier familial, à Terre Rouge, en 2000.



Les notations du kali'na dans les textes coloniaux se servent des conventions graphiques des langues européennes. À partir du XIX^e siècle, une approche plus scientifique de la langue entraînera l'utilisation de signes phonétiques.

Plus récemment, en s'appuyant sur les travaux scientifiques, des associations kali'na ont conduit des travaux visant à élaborer une écriture pratique, propre à être utilisée au sein de l'école et à donner des outils pour permettre le développement des usages de la langue. En 1997, ces travaux se sont concrétisés dans une proposition de graphie adoptée au cours de la « Déclaration de Bellevue ».

L'alphabet kali'na comporte les vingt et une lettres suivantes :

a, b, d, e, f, g, h, i, i, k, l, m, n, o, p, s, t, u, w, y, '

Les conventions graphiques sont présentées ci-dessous. Cette graphie est utilisée dans les classes kali'na des écoles d'Awala-Yalimapo et de Bellevue-Yanou. Voici une comptine composée pour la classe de maternelle⁴ :

Yainali (Mes mains)	
Elo yainali	<i>Ce sont mes mains</i>
Yainali suma melemano	<i>Mes mains qui te cajolent</i>
Elo yainali	<i>Ce sont mes mains</i>
Yainali suma sitoya	<i>Mes mains qui te dorlotent</i>
Elo yainali	<i>Ce sont mes mains</i>
Yainali suma pilitotoyan	<i>Mes mains qui te picotent</i>
Elo yainali	<i>Ce sont mes mains</i>
Yainali suma woiyan	<i>Mes mains qui te tapotent</i>
Elo yainali	<i>Ce sont mes mains</i>
Yainali kunuwano	<i>Mes deux mains qui gigotent</i>
kini'san la	<i>Qui te font signe et s'en vont en disant :</i>
kinkano : « Kolopo tela. »	<i>« Bonne nuit. »</i>

4. Par Gina Louis, médiatrice culturelle et bilingue de 1998 à 2002, à l'école Yamanale.



La pêche a toujours représenté une ressource importante pour les Kali'na, établis sur le littoral et dans les estuaires des rivières de Guyane. La pêche au filet (le mot *sipi* « filet » a été emprunté au sranan tongo) est pratiquée à bord de pirogues monoxyles propulsées par des moteurs hors-bord depuis de nombreuses années (Awala, 1999).

Et voici un conte raconté par Thomas Auguste, chamane réputé, au début des années 1980⁵ :

Ami kulita pepeito malo
wayami tuwolupa man
akanunano poko tiwekutome.

— Akopo takane wa, tika man
wayami pepeito 'wa

— Opan kale takane nan, tika
man wayami 'wa pepeito.

— Ketekun iloke eneli se
aya'ta. Iwala emamili a'ta tele,
tika man wayami pepeito 'wa,
sekali'take o'wa.

Pa'polo elo tunakon keni
walalo tasakali i'wa tolupa
man. Mo'ko nelo amoneninpo
elema tiwaiye man. Pepeito
kini'san, pa'polo wewe pa'san.
Kanaulanano na'an :

— Owe man se wayanko⁵ ?

— Elo pato wa.

Takanenaka iloke na la !
Kini'san na'an pepeito imelo
talekulu malo. Kinipolo'san la'a
tuna keni epolipo melo.

— Owe man hen, wayanko ?

— Elopo wa.

— Takane lo mana, tika man,
kiwilimai iloke !

*Un jour, une tortue avait proposé
au vent de le défier à la course.*

— *Je suis plus rapide que toi, avait
dit la tortue au vent.*

— *Quelqu'un comme toi pourrait-il
être rapide ? avait douté le vent.*

— *Alors faisons la course,
si tu veux voir. Au jour dit,
je te ferai signe. Elle avait averti
ses pairs de chaque embouchure
de rivière, mais elle, elle qui
avait lancé le défi, elle n'avait pas
bougé. Le vent soufflait,
il faisait tomber tous les arbres
sur son passage.*

Il demandait et redemandait :

— *Où es-tu donc, madame Tortue ?*

— *Je suis par ici.*

*Elle est bien rapide alors ! se disait
le vent qui accélérât encore, très en
colère. Il s'arrêtait dès qu'il avait
trouvé l'embouchure d'une rivière.*

— *Où es-tu, madame Tortue ?*

— *Je suis ici.*

— *Tu es vraiment rapide, avait-il
conclu, ainsi donc, tu m'as vaincu !*

5. Il faut aborder ce récit en ayant à l'esprit le relief et le climat guyanais : des rivières qui coulent vers le nord, des alizés qui dans leurs turbulences ont une orientation de l'est vers le nord. Le vent croise alors, le long de la côte, les embouchures des rivières.

6. Surnom amical.

Phonologie et écriture

Le système phonologique du kali'na comporte dix-sept phonèmes* présentés ci-dessous avec leurs équivalents graphiques.

Les voyelles

- /a/, /e/, /i/, /i/, /o/, /u/ écrites **a, e, i, i, o** et **u**.

Les consonnes

- /p/, /t/, /k/, /ʔ/ écrites **p, t, k, '.**
- /m/, /n/ écrites **m, n.**
- /s/, /h/ écrites **s, h.**
- /l/ écrite **l.**
- /w/, /j/ écrites **w, y.**

De nouvelles consonnes sont apparues, au début des mots, avec les emprunts, en particulier au sranan. Plus ou moins intégrées dans le système, elles sont prises en compte dans la graphie : **b, d, g, f.**

L'alphabet n'a que deux lettres inconnues en français :

– **i** se prononce un peu comme le [u] (*ou* de *cou*) mais en étirant les lèvres comme pour prononcer [i] (*i* de *riz*).

– **'** représente une consonne dont la prononciation varie entre un coup de glotte [ʔ] (ce que l'on entend en français lorsqu'on prononce *la hache* avec un arrêt entre l'article et le nom [laʔaʃ]) et une légère aspiration ou un allongement de la voyelle. Elle permet dans ce cas de distinguer des mots comme **o'wa** à toi et **owa** corde de hamac.

L'apostrophe indique aussi dans la graphie une chute de syllabe, comme dans **kinipolo'san** il s'arrêtait, verbe conjugué dont le radical plein est **polopi** s'arrêter. Elle permet dans ce cas-là de différencier de nombreux mots (**eneko** regarde-le!, impératif du verbe **ene** voir, et **ene'ko** apporte-le!, impératif du verbe **enepi** apporter).

Trois lettres ont des valeurs différentes de celles qu'elles ont en français : **e** est une voyelle qui se prononce généralement comme le *é* français de *été*; **u** se prononce toujours comme *ou* français dans *cou*;

h est une consonne aspirée (comme en anglais) rencontrée surtout dans des interjections, comme dans :

Owe man hen, wayanko? *Où es-tu donc, madame Tortue?*

Les autres lettres vont se prononcer approximativement comme en français, **s** comme *s* de *sel*, **w** comme *w* de *watt* et **y** comme *y* de *voyage*.

Mais dans certains contextes, les règles de prononciation présentent des différences importantes avec le français. Voici les phénomènes marquants :

– la **palatalisation*** qui entraîne une modification régulière des consonnes dans le voisinage de **i** :

imelo très

yainali mes mains

sitoya je le tapote

m se prononce comme *mi* dans *miel*

n se prononce comme *gn* dans *signal*

s se prononce [ç], approximativement comme *ch* dans *chinois*, et **t** [c], approximativement comme *tch* dans *tchao* ;

– la **sonorisation*** de **p, t, k** dans certains contextes¹ :

takane rapide

kinkano elles disent

kolopo tela à demain

k se prononce [g] comme dans *garçon*

k se prononce [g] comme dans *garçon*

t se prononce [d] comme dans *déchet* ;

– la **nasalisation*** de voyelles au voisinage de consonnes nasales* :

suma

quelqu'un

a se prononce comme *an* dans *danse*.

Du fait des migrations et des contacts interlinguistiques, de nombreuses variations de prononciation existent (entre locuteurs de différents villages, d'âges différents, etc.), par exemple celles de la consonne **l** dont la prononciation varie entre un battement comme le *r* de l'espagnol *cara visage*, un [l] comme l'initiale du français *lampe*, et un [l̥] ou un [ɾ], prononcés avec la pointe de la langue retournée contre le palais.

Les mots sont structurés en syllabes, généralement consonne-voyelle, parfois terminées par une consonne nasale* ou la glottale écrite ⁷. Les groupes de consonnes sont rares, sauf ceux qui se composent d'une nasale* + **p, t, k**, dans lesquelles les consonnes se prononcent respectivement [mb], [nd] et [ŋg], comme dans **kinkano** [kiŋganõ] *elles disent*. Les successions de deux voyelles sont fréquentes.



Tortue wayami façonnée par Theresia Langaman, à Galibi, en 2000 ; figurine aujourd'hui conservée au Musée national de Céramique à Sèvres.

1. Ces contextes semblent liés à des phénomènes prosodiques, à des variantes personnelles ou dialectales.

Dans les mots empruntés, la langue reconstruit son propre schéma syllabique : un mot comme le créole *triko* est adapté sous la forme **tiliko** *tee-shirt*, ou comme le sranan *tafra* sous la forme **tapala** *table*.

Certains mots et affixes changent de forme lorsqu'ils se combinent. Très nombreux et caractéristiques de la langue, ces changements de forme sont dus à des phénomènes divers, comme le montrent les exemples ci-dessous.

- Modification de la prononciation d'une consonne ou d'une voyelle au contact d'un phonème* voisin : on relève dans les textes, par exemple, trois verbes précédés d'un même suffixe* de troisième personne. Si le verbe commence par une consonne, le préfixe* de troisième personne est **kini-** :

kinipolo'san *il s'arrêtait*.

Mais si le verbe commence par une voyelle, alors celle du préfixe* s'assimile à elle, comme dans les exemples suivants :

kunuwano *il danse* : le préfixe* de troisième personne est **kun-** parce que le verbe **uwa** *danser* commence par **u** ;

kanaulanano *il demandait* : le préfixe* de troisième personne est **kan-** parce que le verbe **aulana** *demander* commence par **a**.

- Contraction de deux voyelles : dans **talekulu malo**, littéralement *avec sa propre colère*, la syllabe **ta-** est le résultat de la contraction de **ti-** (troisième personne réfléchie = *sa propre*) et de la voyelle **o-** du nom **oleku** *colère* : **ti-** + **o** = **ta**.
- Chute d'une syllabe, comme dans les exemples donnés plus haut : **ene'ko** *apporte-le !*, impératif du verbe **enepi** *apporter*.

Éléments de grammaire

Classes de mots et formation des mots

Le kali'na a des noms, des pronoms, des verbes, qui correspondent à peu près aux mêmes classes de mots du français, une classe particulière d'adjectifs (souvent plutôt classés comme des adverbes par les linguistes), mais pas d'articles, et des postpositions*, dont le fonctionnement pourra parfois surprendre des francophones. Il existe aussi un grand nombre de particules*² de fonctions diverses qui forment une des difficultés de l'abord de cette langue.

2. Voir également à ce sujet l'article sur le teko, langue où elles jouent le même rôle.

Les mots sont souvent assez longs. À côté de mots simples, comme **kulita** jour, la langue présente fréquemment des mots construits à partir d'une seule racine combinée avec un certain nombre de suffixes*. Par exemple : **amoneninpo**, littéralement : *la personne qui a commencé quelque chose dans le passé* (**amo** commencer, **-nen** suffixe* qui permet de transformer le radical verbal en nom et désigne l'agent, **-i** voyelle de liaison, **-npo** suffixe* de passé).

Certains de ces mots peuvent à eux seuls former une phrase complète, comprenant les marques* de personne, le radical verbal et une marque* de conjugaison : **kiwilimai** tu m'as vaincu (**ki-** est la marque* de la première personne objet, la deuxième personne sujet étant implicite, **wilima** est un radical verbal, **-i** est une marque* de parfait).

Structure des phrases

Les phrases peuvent être constituées d'un seul mot comme dans l'exemple ci-dessus, de deux mots, comme dans les énoncés à verbe être :

elopo **wa** (*je suis là*).
là je suis

Elles peuvent aussi comporter :

– un sujet :

pepeito **kini'san** ;
le vent il soufflait

– un objet :

pa'polo **wewe** **pa'san** ;
tous les arbres (il) jetait à terre

– un ou plusieurs groupes circonstanciels :

akopo **takane wa** (*je suis plus rapide que toi*).
toi par-dessus rapide je suis

am kulita **pepeito malo** **wayami** **tuwolupa man**
un jour vent avec tortue (elle) avait parlé

(*un jour, la tortue avait parlé avec le vent*).

Ordre des mots

L'ordre préférentiel est sujet-objet-verbe, mais il peut varier pour mettre en relief certains éléments de la phrase.

En revanche, plusieurs groupes de mots présentent des ordres fixes :

– le groupe complément d'objet-verbe comme dans l'exemple ci-dessus **pa'polo wewe pa'san** ;

– le groupe de possession (possesseur-possédé, partie d'un tout) comme dans :

tuna **keni** (*embouchure de rivière*);
rivière embouchure

– le groupe formé d'une postposition* précédée du nom :

pepeito **malo** (*avec le vent*);
vent avec

– c'est aussi le cas de la construction à verbe être vue plus haut :

elopo **wa** (*je suis ici*).
ici je suis

Le locuteur francophone pourra être dérouté par ces structures qui présentent presque systématiquement un ordre inverse de celui qu'il connaît dans sa propre langue, mais qui sera familier pour un locuteur de langue tupi-guarani ou d'une autre langue caribé.

Pronoms et préfixes* de personne

Le kali'na distingue cinq pronoms : première personne : moi; deuxième personne : toi; première personne inclusive (nous) : moi + toi; troisième personne : lui, elle; première personne exclusive (nous) : moi + un ou plusieurs autres, mais pas toi.

Pronoms personnels	
1	awu
2	amolo
1 + 2	ki'ko
3 animé	mo'ko
1 + 3	na'na

Grammaticalement, ces personnes sont « singulier », y compris celles qui désignent plusieurs individus (comme le *on* du français). À la troisième personne, le pronom personnel ne présente pas de formes différentes suivant le genre, car celui-ci n'existe pas en kali'na. En revanche, il offre plusieurs formes selon qu'il désigne un être vivant (ou animé) comme dans **mo'ko** ci-dessous, ou une entité inanimée (comme dans **elo** ci-dessous), visible ou non, plus ou moins proche ou lointaine, dans le temps ou l'espace (voir également le chapitre sur le wayana) :

mo'ko nelo amoneninpo *elle, elle qui avait lancé le défi*

elo yainali *ce sont mes mains (littéralement elles, mes mains)*

Les pronoms personnels ne sont pas fréquemment utilisés. En revanche, les préfixes* de personne sont obligatoires sur les verbes et les noms possédés, et le plus fréquemment utilisés avec les post-positions*.

Les huit préfixes* verbaux aux formes variables indiquent :

– le sujet ou le complément d'objet direct des verbes transitifs :

sekali'take je [le] dirai

(s- première personne, la troisième personne est implicite) ;

kiwilimai je t'ai vaincu

(ki- première personne, ici la deuxième personne est implicite) ;

– ou le sujet des intransitifs :

kinipolo'san il s'arrêtait (kini- troisième personne).

Les préfixes* des noms indiquent leur complément (le possesseur) :

tasakali ses (propres) pairs (t- troisième personne réfléchi).

Les préfixes* des postpositions* en indiquent le complément :

o'wa à toi **i'wa** à lui.

La possession

Autre caractéristique déroutante, le kali'na n'a pas de verbe avoir. La possession, ou la privation, s'exprime au moyen du verbe être précédé d'un adjectif (ou adverbe) formé du nom désignant la chose possédée et muni d'affixes de dérivation, par exemple **ti...-ke**, ou **i...-'pa** :

pilata argent **ti-pilata-ke man** il (elle) a de l'argent, littéralement il/elle est pourvu(e) d'argent (argenté[e])

i-pilata-'pa man il (elle) n'a pas d'argent, littéralement il/elle est dépourvu(e) d'argent (désargenté[e])

Pour mettre en relation l'entité possédée et son possesseur, ou une partie avec son tout, on place les mots dans l'ordre possesseur-possédé ou tout-partie :

tuna **keni** (l'embouchure de la rivière).
rivière embouchure

Certains mots apparaissent avec un suffixe* de possession **-li** :

yainali mes mains (y- : première personne).



Échange
entre potières
(Coswine, 2001.)

Un certain nombre de noms sont, comme **pilata** *argent*, facultativement possédés (noms aliénables*).

D'autres, comme les termes de parenté, les noms génériques et les noms désignant les parties du corps ou d'un tout, sont obligatoirement possédés (noms inaliénables*).

D'autres ne sont jamais possédés, comme les noms propres, les termes d'adresse, les noms d'animaux sauvages.

Un certain nombre d'êtres ou d'objets de la sphère domestique se voient attribuer deux noms : un nom lorsqu'on en parle hors possession, un autre lorsqu'on se réfère à l'objet possédé :

alakaposa	<i>fusil</i>	mais	ilapali	<i>mon fusil (mon arme)</i>
pusipusi	<i>chat</i>	mais	yeki	<i>mon chat (mon animal domestique)</i>
mule	<i>petit banc</i>	mais	yaponi	<i>mon petit banc</i>
nimoku	<i>hamac</i>	mais	pati	<i>mon hamac...</i>

Cette classe concerne les armes, les animaux domestiqués, une partie du mobilier ou des objets personnels.

L'incorporation de noms

Certains noms de parties du corps peuvent être insérés dans d'autres mots : c'est ce que l'on appelle l'incorporation nominale. Il en est ainsi du mot **aina** *mains*.

La deuxième strophe de la comptine page 69 dit littéralement **yainali suma melemano** *mes mains quelqu'un caressent*, mais si l'on veut dire à l'inverse *je lui caresse les mains*, on pourra utiliser deux tournures :

ainali si-melemae littéralement *ses mains je[les]-caresse* ;

ou, dans un registre de langue plus soutenu :

s-aina-melemae littéralement *je[le]-mains-caresse*.

C'est une formulation synthétique dans laquelle le nom **aina** est incorporé dans le verbe conjugué **melema**, entre le préfixe* personnel **s[i]-** et le radical.

Le même nom peut être incorporé par différents verbes :

s-aina-sisitoya littéralement *je[le]-main-gratte je lui gratte la main*

s-aina-kikae littéralement *je[le]-main-serre je lui serre la main*.

Le même verbe peut incorporer différents noms :

si-peta-melemae littéralement *je [le]-joue-caresse je lui caresse la joue*

s-u'-melemae³ littéralement *je [le]-tête-caresse je lui caresse la tête*.

Ce procédé est largement répandu dans les langues amérindiennes, notamment caribes et tupi-guarani.

3. Dans l'incorporation, les syllabes finales du mot **upupo** *tête* chutent, ce qu'indique l'apostrophe dans **u'**.

Renault-Lescure Odile.

La langue kali'na.

In Renault-Lescure Odile (dir.), Goury Laurence (dir.).
Langues de Guyane.

La Roque d'Anthéron (FRA) : Vents d'Ailleurs ; Marseille
(FRA) : IRD, 2009, p. 67-78.

(Cultures en Guyane (FRA)). ISBN 978-2-911412-47-9;
978-2-7099-1679-0